

Fuck le monde de Simon-Pierre Beaudet

Mathieu Arsenault

Numéro 262, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arsenault, M. (2017). Compte rendu de [*Fuck le monde* de Simon-Pierre Beaudet]. *Spirale*, (262), 58–59.

La critique par l'irritation

Par Mathieu Arsenault

FUCK LE MONDE

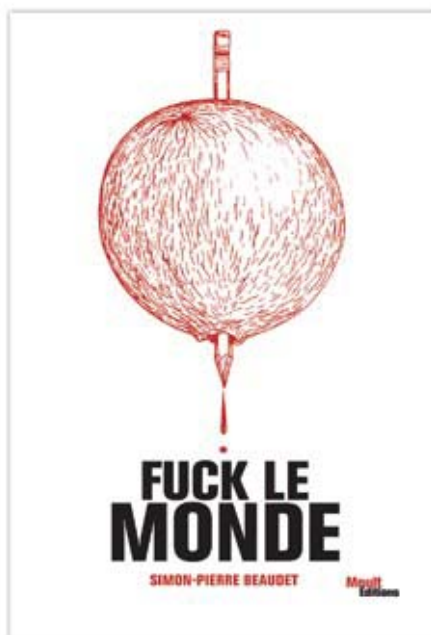
de Simon-Pierre Beaudet

Moult Éditions, 2016, 274 p.

Il y a deux manières de lire *Fuck le monde* de Simon-Pierre Beaudet. Deux manières qui produisent des impressions totalement différentes. Les lecteurs qui aiment le style mordant et le regard intraitable posé sur la société québécoise (celle de la ville comme de la province de Québec), et que la figure de l'intellectuel de combat qu'incarne Beaudet intéresse moins que ce qu'il a à dire devront commencer le recueil par la fin et aller en régressant du dernier au premier essai. Mais ceux qui le commenceront par le début verront très vite apparaître une sorte de roman par essais racontant la formation d'un essayiste, passant du rôle d'intellectuel universitaire nourri aux théories critiques européennes à celui d'observateur pugnace du monde contemporain, irrité par la bêtise qu'il trouve pratiquement à tous les coins de rue de sa ville. Il faut en fait lire ce livre dans toutes les directions à la fois, à l'envers et à l'endroit, pour comprendre sa pertinence et sa nécessité aujourd'hui.

Monde le fuck

Lire *Fuck le monde* en commençant par la fin, c'est découvrir un des essayistes les plus mordants de notre époque. Peu d'écrivains arrivent à faire tenir ensemble un propos dévastateur dans un style aussi rythmé et une rhétorique aussi bien ficelée pour retenir l'attention et obtenir l'assentiment. Des textes comme «Fuck ta Saint-Jean, Régis» et «Fuck les restaurants» illustrent de manière exemplaire l'efficacité du dispositif rhétorique de Simon-Pierre Beaudet. Dans le premier, Beaudet commence par raconter une anecdote apparem-



ment anodine, qui a presque l'air d'un début de nouvelle : un personnage sort de chez lui pour découvrir le détail d'un monde qui a changé pour le pire. La fête, autrefois pleine d'excès, qui rendait supportable la vie à Québec est maintenant, à sa grande surprise, policée au-delà de tout par un dispositif sécuritaire, et le narrateur n'a d'autre choix que de rentrer piteusement chez lui, tout seul avec les bouteilles de fort qu'il avait achetées pour l'occasion. À un autre moment, une sortie en apparence banale dans un restaurant branché du quartier fait apparaître les rouages pervers de l'embourgeoisement. À chaque fois, l'anecdote ouvre élégamment sur les structures de domination qu'elle révèle et que Beaudet travaille du regard, passant du détail à l'ensemble pour revenir au détail. Ce dispositif narratif est d'une efficacité étonnante

puisqu'il produit une sorte d'effet miroir : le lecteur de l'essai est, lui aussi, comme un individu qui sortirait de chez lui pour constater, à travers les propos de Beaudet, à quel point la société québécoise est d'une bêtise aveugle qui le laisse dans une sorte de désespoir cynique. Provoquer le désespoir face au monde contemporain, ou plutôt en accélérer et intensifier la prise de conscience jusqu'à le rendre insoutenable, c'était le projet idéologique de la Conspiration dépressionniste, le collectif derrière la revue du même nom – qui a paru de manière plus ou moins régulière de 2003 à 2013 – où Simon-Pierre Beaudet a fait ses premières armes. Bien que la Conspiration dépressionniste ait compté des collaborateurs de Montréal et d'ailleurs, son état d'esprit m'a toujours paru appartenir au territoire idéologique de la ville de Québec, lequel est souvent associé à la droite populiste, mais pourrait peut-être être décrit plus justement comme une sorte d'exacerbation de la polarisation idéologique. Car, il faut le rappeler, Québec compte des punks et des militants radicaux d'extrême-gauche mieux définis que partout ailleurs par leur militantisme de front. Confrontée à un urbanisme qui, lui non plus, ne fait pas dans les demi-mesures pour rappeler de quel côté du pouvoir la classe politique municipale se trouve, la pensée militante trouve son terrain d'action dans les tranchées urbaines plus que dans les couloirs universitaires. C'est sur ce terrain que la pensée de Beaudet trouve son énergie, comme dans «Fuck l'automobile», où une attente de deux heures chez un concessionnaire

place l'essayiste dans cette situation intenable de devoir se soumettre à l'hégémonie de la voiture. Il ne rend cependant pas les armes avant d'avoir tout fait pour dénoncer et détruire le plus possible toute défense du mode de vie induit par l'automobile. La parodie d'envolée tragique qui termine l'essai conclut magistralement l'aporie soulevée par le texte : la vie à laquelle l'automobile nous contraint fait de nous des êtres sans envergure : «*Je sais qu'un jour je vais mourir malade, cancéreux, impotent, incontinent, sur une civière dans un couloir d'hôpital drabe, et que ce seront là de tristes moments pour finir une vie; mais ils ne seront jamais que lumineux en regard des deux heures que j'ai passées dans la salle d'attente de Boulevard Toyota.*» C'est cet extrait que je lis à haute voix à ceux qui me paraissent faits pour supporter le pessimisme enthousiaste du recueil de Beaudet.

Fuck le monde

Si, maintenant, on choisit de commencer *Fuck le monde* par le début, une expérience complètement différente s'offre à nous. On entre peu à peu dans une sorte de roman d'apprentissage qui nous présente le parcours d'un intellectuel, du jeune auteur frais sorti de l'université qu'il était à l'essayiste d'une immaturité comparable à celle de Gombrowicz qu'il est devenu. Le sous-titre du livre, qu'on trouve seulement en page de garde, donne le ton : *Écrits 2003-2016*. Ce parcours de 16 ans est étonnamment bien défini. Les essais qui ouvrent le livre sont assez classiques dans leur forme, ils reprennent un appareil critique d'une autre époque, qu'ont bien connu les universitaires en sciences humaines du tournant des années 2000, soit Debord et Césaire, que cite Beaudet, mais aussi Adorno, Barthes et Baudrillard, dont on reconnaît au passage le ton et la manière. Ces essais, à vrai dire, n'ont pas le mordant des derniers textes. Ils s'attaquent aux symptômes les plus criants de l'hégémonie au début du XXI^e siècle, c'est-à-dire Walmart,

la prise de contrôle des institutions universitaires par le capital, la laideur des paysages urbains. Les formules sont elles aussi tributaires d'une pensée transplantée d'une autre époque dans la nôtre. Aussi les «*république de bananes*», «*fascisme à visage humain*», «*ordures libérales*» et références directes à la «*société bourgeoise*» n'annoncent rien de ce style personnel qu'on verra naître au fil des essais. Car on le voit littéralement naître, ce style, non seulement d'un texte à l'autre, mais d'une découverte à l'autre. Ainsi, dans les «*Anti-lieux communs*» apparaît une focalisation sur les détails aliénants du capitalisme ordinaire plutôt que sur les superstructures urbaines ou économiques; l'attention portée à la vente d'affiches de Dali et au sudoku se révèle soudainement d'une efficacité étonnante pour révéler l'appareil de domination imperceptible qu'on subit au quotidien. À un autre moment, dans «*La comparaison*», c'est un paragraphe d'une seule phrase répétée qui émerge - «*Ben non.*» - entre deux paragraphes plus longs et qui vient donner un rythme efficace au texte. Parmi les nombreux jalons qui constituent le récit de l'apparition de la rhétorique irritée de Beaudet, on trouve, aux trois quarts du livre, une lente montée de colère devant un reportage de Radio-Canada sur la construction de l'inutile amphithéâtre de Québec : «*J'hallucine ben raide. Tout ce que j'entends est un feedback continu, lancinant, douloureux qui me serre la tête et me pousse à hurler, comme seul espoir de rédemption, FUCK L'AMPHITHÉÂTRE!*» Ce cri en majuscule est comme le point central du livre, le moment où l'essayiste a finalement en main tous les éléments de sa machine de guerre. Le «*on*» désincarné des premières pages a maintenant fait place à ce narrateur toujours un peu surpris, toujours un peu irrité qui crée l'amorce des meilleurs essais. C'est ce que fait apparaître une lecture romanesque de *Fuck le monde* : le passage d'une critique par la déploration à une critique par l'irritation.

Feuille mobile et Moleskine

On pourrait se demander si quelque chose ne s'est pas perdu de l'essai critique inspiré des grands intellectuels européens du XX^e siècle à la critique par l'irritation que développe Simon-Pierre Beaudet. Assurément pas. Car du passage de l'un à l'autre, rien ne s'est perdu de la rigueur intellectuelle et de la détermination à dénoncer sans relâche l'hégémonie économique et culturelle du capitalisme nord-américain. De *Fuck le monde*, on peut même étendre ce questionnement à la pensée en Amérique française, à sa singularité, à sa pertinence aussi. L'intellectuel québécois n'a pas, comme l'intellectuel américain, l'obsession de la typologie, des classes et des catégories. Il puise à même un fonds historique déjà riche d'essais polémiques de Buies, de Fournier, de Larose; une histoire qui a développé petit à petit ses propres tonalités irritées, sarcastiques, tragicomiques, dont il n'existe peut-être pas d'équivalents ailleurs. L'essayiste québécois doit aussi apprendre très tôt à se battre contre la tentation de la maturité, contre la volonté de celle-ci de le faire écrire dans une tradition de pensée libérale aux idées aussi clairement conçues qu'énoncées; de le faire écrire aussi sur les «*grands enjeux*» collectifs, identitaires, nationaux. La formule d'André Belleau, «*à 18 ans, on peut être Rimbaud, on ne peut pas être un essayiste*», a nui et nuit encore à l'émergence des essayistes dont la culture québécoise a besoin.

Il n'est assurément pas anodin qu'on ne voie apparaître le style de Simon-Pierre Beaudet qu'après son passage à la revue *La conspiration dépressionniste*, et sur les blogues personnels 1924 et *Fuck le monde* qu'il a tenus de manière pratiquement clandestine de 2007 à 2016. Il faut parfois se trouver une feuille mobile où écrire lorsque la pression de la grande tradition se fait sentir dans notre beau carnet Moleskine. ■